

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

Flâneries napolitaines (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 222-224

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Flâneries napolitaines

(Suite.)

Cette allusion au peuple napolitain m'engage, après ma parenthèse historique, à reprendre le cours de mes flâneries à travers Naples pour en relever quelques traits caractéristiques de mœurs ou en décrire quelque coin pittoresque, tout cela très au hasard bien entendu.

En suivant la rue qui longe les entrepôts du port, à gauche de l'ancienne Santa Lucia, on arrive dans le quartier du Basso Porto, du Menoto et du Carmine, célèbre pour sa saleté. J'avais maintes fois entendu parler des ruelles napolitaines et j'aurais incliné à croire à l'exagération des récits. Je ne fus pas long à changer d'avis ! La réalité est fort au-dessus de tout ce que l'on peut dire et c'est la plume d'un Théophile Gauthier qu'il faudrait pour rendre la couleur locale d'un semblable lieu. Pendant longtemps j'ai erré dans des ruelles, certaines si étroites que deux voitures ne pourraient s'y croiser, presque autant que les *Galli Vénitiens*, qui eux du moins sont relativement propres.

De hautes maisons les bordent et sur d'innombrables cordes tendues de chaque fenêtre à celle d'en face, du linge lavé sèche aux minces rayons du soleil qui filtre entre les toits et lentement il s'égoutte sur le pavé ou la tête des passants... Il est fort difficile d'apercevoir un peu de ciel bleu à travers cet étalage spécial, aussi peut-on se figurer quelle atmosphère les habitants de semblables quartiers respirent. Le sol recouvert d'une couche humide et graisseuse faite d'eau croupissante ou d'huile, est jonché de débris de toutes sortes, légumes et fruits pourris, vieille

ferraille, morceaux de cuir. Et des vingtaines d'enfants déguenillés ou presque nus, vautreés dans ce cloaque, jouent et se bousculent, avec des cris suraigus. Ce quartier dont je parle est le dernier refuge à Naples d'une institution qui fut au Moyen-Age universelle, les corporations de métiers. Les boutiques noires, j'allais dire les autres qui occupent le rez-de-chaussée de chaque maison, ce que l'on appelle à Naples les *bassi*, abritent dans chacune de ces ruelles des gens de même profession. C'est ainsi que l'on passe de la ruelle des marchands de poisson frit à celle des corroyeurs, puis à celle des forgerons, des fabricants de filets, des cordiers, etc. Tout le travail se fait en plein air, devant la boutique.

Ici dans un relent atroce d'huile chaude on fricasse la marée dans de grandes poêles installées à même la rue sur des réchauds. Ailleurs, des hommes et des femmes — et parmi eux l'on remarque malgré les haillons des types admirables — tressent les filets. Ailleurs encore ce n'est qu'un rougeoiement de forge d'un bout à l'autre de la rue et l'on demeure assourdi par le bruit de cent marteaux qui frappent à la fois sur cent enclumes placées à l'entrée des forges.

Assises sur le seuil à moitié écroulé des maisons ou sur de bas escabeaux devant des boutiques obscures qu'éclaire seul un faible lumignon qui se consume devant une Madonne noircie, les femmes épluchent des légumes, allaitent leurs enfants ou... se coiffent mutuellement avec une complaisance digne d'éloges et alors d'un œil expert et d'un doigt sûr on les voit faire la chasse aux parasites qui hantent le chef quelles adorent. Dans le peuple napolitain ce geste spécial dans lequel l'ongle de l'index et celui du pouce jouent un rôle prépondérant et meurtrier est proprement une attitude rituelle...

Malgré l'extrême pittoresque de ces quartiers où grouille une population chez qui la misère engendre de la malpropreté, des vices déplorables et d'admirables traits de dévouement et de solidarité, il est temps d'aller respirer un air plus salubre.

La place Saint-Ferdinand où l'on peut admirer le Palais-Royal au fronton duquel les divers souverains de Naples, dont pas un n'est Napolitain, et l'église Saint-François de Paule, ornée d'une colonnade sur le modèle de celle de Saint-Pierre, constitue le centre par excellence du Naples élégant. Tout auprès se trouve la galerie Humbert I^{er}, sous laquelle les oisifs aiment à converser et de là il est nécessaire pour connaître le Naples commerçant et aristocratique, de remonter la Via Roma, l'ancienne Via Toledo, le Corso Napolitain. Dès cinq heures il y règne jusque tard soir une animation à laquelle même le Corso romain n'atteint pas. C'est un va-et-vient de carrozzelles, d'équipages, d'autos, qui rappelle l'animation des grandes rues de Paris. Les Napolitains sont nés cochers, leur adresse rivalise avec celle d'Icare et, plus fortunés que lui, Jupiter ne les oblige pas à se rompre le cou contre leur gré. Aussi à l'heure même où la Via Toledo est la plus encombrée, à l'heure aussi de la promenade des voitures sur le quai de Caracciolo, les automédons napolitains savent se faufiler entre les obstacles les plus divers, éviter les attelages voisins, même en passant à côté d'eux, à les frôler, les gens à pied et les autos, de sorte que l'on peut ici prendre une carouzzelle avec la certitude de trotter sans passer sous la voiture si l'on prend la peine de dire au cocher : « fuggi un po », avec un clignement d'œil significatif dont le sens n'est jamais douteux pour un Napolitain.

(A suivre.)

Fernand HAYWARD.